

JEAN HATZFELD

**Robert Mitchum
ne revient pas**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

OÙ EN EST LA NUIT, roman, coll. Blanche, 2011, « Folio » n° 5432

Chez d'autres éditeurs

L'AIR DE LA GUERRE, récit, Éditions de l'Olivier, 1994 (prix Décembre 1994)

LA GUERRE AU BORD DU FLEUVE, roman, Paris, Éditions de l'Olivier, 1999

DANS LE NU DE LA VIE. RÉCITS DES MARAIS RWANDAIS, Éditions du Seuil, 2000 (prix France Culture 2001)

UNE SAISON DE MACHETTES, récits, Éditions du Seuil, 2003 (prix Femina essai 2003)

LA LIGNE DE FLOTTAISON, roman, Éditions du Seuil, 2005

LA STRATÉGIE DES ANTILOPES, récit, Éditions du Seuil, 2007 (prix Médicis 2007)

ROBERT MITCHUM NE REVIENT PAS

JEAN HATZFELD

ROBERT MITCHUM
NE REVIENT PAS

roman

nrf

GALLIMARD

© *Jean Hatzfeld, 2013. Tous droits réservés.*
© *Éditions Gallimard, 2013, pour la langue française.*

Depuis que Vahidin avait accéléré l'allure, Marija ne parvenait plus à retenir le fil de sa pensée. Elle haletait, le regard droit devant, entre les arbres qui défilaient. La transpiration dégoulinant de son front brouillait sa vue et en même temps dissipait les images de vétérans tchetniks, affublés d'uniformes grotesques sortis des greniers, qui la tracassaient depuis le matin.

Marija et Vahidin couraient côte à côte, elle à peine décrochée pour anticiper les intentions de son compagnon qui menait le train. Ils portaient les survêtements rouge, bleu, blanc de l'équipe yougoslave. Leurs pieds bruissaient sur un tapis spongieux de feuilles pourries par les neiges du dernier hiver. Devant eux, le dos rond du mont Igman s'imposait d'un brun-gris d'entre deux saisons, pas encore feuillu et plus du tout blanc. Ils couraient entre quatre rangs de platanes, huit cent quarante-huit, avaient-ils fini par compter au fil des courses, bordés de prairies.

Une explosion résonna comme un tonnerre lointain. D'un coup d'œil vers le ciel à peine filé de blanc, les deux coureurs vérifièrent l'impossibilité d'un orage,

avant que d'autres explosions ne surviennent. Puis plus rien, le tracteur qui bourdonnait se tut, des chiens n'osèrent rompre le silence que le temps d'exprimer leur surprise. Des belettes et des écureuils fusèrent dans l'allée vers d'épais taillis.

Vahidin se mit à slalomer entre les arbres, balançant les épaules autour des troncs pour travailler souplesse des hanches et tonicité des mollets. Marija se cala en cadence dans son sillage, accoutumée à ce mouvement de skieur. Puis il sortit de l'allée et sauta le grillage. Marija savait où il l'emmenait, elle savait ce qui allait arriver et s'en amusait. Ils s'enfoncèrent dans un bosquet de châtaigniers, jusqu'à un taillis ; Vahidin se retourna pour plaquer Marija aux jambes, ils roulèrent sur l'herbe en riant et en s'embrassant malgré l'essoufflement.

Allongés sur le dos, ils regardaient le ciel à travers les branches. Marija avait posé sa tête sur le ventre de Vahidin, ils parlaient peu. Ils remarquèrent en même temps l'interruption des chants d'oiseaux dans l'air. Marija saisit la main de Vahidin au bruit d'une nouvelle déflagration. Une autre les fit se lever. Vahidin déposa un baiser sur les lèvres de Marija en signal de départ, ils reprirent en sens inverse l'allée des platanes, cette fois à une allure plus rapide. Vahidin adapta sa foulée à celle de sa compagne, dont il guettait le moindre ralentissement. Ils regardèrent les prés vides, la débandade des vaches qui s'agglutinaient contre les barrières les plus lointaines. Au bout de l'allée, ils aperçurent la calèche du père Ilić, tirée par sa jument qui trottait sans badiner. Les deux coureurs ralentirent à son passage.

— Ça se gâte, je pensais ne plus entendre ça, leur cria-t-il.

— Vous croyez vraiment? demanda Marija.

— Je vais remiser la jument dans la grange. Les canons rendent fou, je les ai bien connus. Personne ne pourra plus les arrêter. Vous deux, les amoureux, qu'est-ce que vous attendez? Déguerpissez de cette région tant que vous avez vos belles jambes.

Ils le quittèrent avec de grands gestes. D'un coup de reins impulsif, Marija passa en tête, car les paroles du père Ilić, d'habitude si jovial lorsqu'il promenait ses touristes sous les platanes, l'avaient perturbée plus que les explosions.

Ils furent retenus sur le bord de la route par un cortège de miliciens qui abusaient du klaxon et coupèrent par le parc thermal, où ils retrouvèrent des corneilles bavassant plus que d'ordinaire au pied des arbres, puis les premières cités d'Ilidža. Traversant les vestiaires de leur Klub, sans même éponger leur transpiration, ils se hâtèrent vers la salle de tir où tout le monde s'était rassemblé autour de deux radios posées sur une table, pour les écouter simultanément. Ils s'en approchèrent.

— Ah, voilà Marija, l'interpella un entraîneur. Tu es en nage. Bien! Et Vahidin aussi, je vois. Dis donc, toi, ta mère te cherche.

— Pour?

— Urgent, en tout cas. Elle a appelé plusieurs fois, ta sœur est même passée. Vas-y.

Vahidin posa ses mains sur le cou de Marija et l'embrassa.

— À ce soir?

Elle lui sourit, il salua l'assistance d'un « faites gaffe à vos fesses, amigos, c'est chaud dehors » et s'en alla.

Les deux radios rivalisaient de flashes, les uns serbes diffusés depuis Ilidža, les autres bosniaques depuis Sarajevo, à une douzaine de kilomètres de là. Les animateurs s'égosillaient d'informations sur les bombardements et coups de feu en ville, que Marija et tous ses équipiers écoutèrent pantois.

En sortant du Klub, le sac à l'épaule, Marija évita la cohue du petit café où elle retrouvait Vahidin après les entraînements. C'était l'heure de la mélopée du muezzin, que parfois un vent favorable poussait depuis Sarajevo. Elle tendit l'oreille dans la rue, mais le tintamarre de klaxons ne lui laissait aucune chance. Elle repéra des plaques d'immatriculation de Zvornik et se retint d'accélérer le pas.

Marija habitait l'appartement de ses parents, dans un lotissement crépi de blanc, pas très loin de la Željeznica, l'une des deux rivières qui confluaient à Ilidža. Elle s'affala sur le canapé et saisit un loup en peluche. Rude journée. Très rude, insista-t-elle pour elle-même, et qui n'est pas finie.

Tôt le matin, la radio l'avait réveillée par d'extravagantes rumeurs de massacres dans la région de Foča, sur la Drina. Bien que Marija n'y prêtât pas vraiment foi, elle en fut ébranlée autant que par ces cortèges d'anciens Tchetsniks applaudis par les passants sur la place des tramways. Puis une éprouvante séance de tir l'avait accaparée au stand, en position debout et à genoux, entrecoupée d'un travail sur la respiration. À quatre mois des jeux Olympiques de Barcelone, les

sélectionnés de l'équipe de tir entraient dans le dur de leur préparation. Ensuite ce jogging dans lequel l'avait emmenée Vahidin, le câlin dans les taillis et les fracas d'obus.

La sonnerie du téléphone retentit. Elle espéra Vahidin, mais c'était son père, depuis Assouan, qui l'appelait, alerté par les informations qu'il venait de voir à la télévision égyptienne. Comme le vieil Ilić dans sa calèche, il insista pour qu'elle quitte la région au plus vite avec Vahidin.

Le téléphone de Vahidin sonnait dans le vide. Le jour s'assombrissait lorsqu'elle se décida à se rendre chez lui, une résidence fleurie de géraniums, rouges aux balcons, orange dans les jardins, où il vivait avec sa famille. Marija s'étonna de l'absence de la Golf, puis de l'obscurité des fenêtres. Sur la véranda, un chien la renversa d'un bond, pour lui lécher fébrilement le visage. Elle scruta le salon à travers la fenêtre. Elle aimait les tapis rouges et les poufs en cuir, les banquettes le long des murs, l'atmosphère de ce salon où trônait le service à café en airain. Elle y passait des soirées en compagnie des sœurs de Vahidin, affalées sur un tapis à écouter la musique, s'empiffrer de bureks et de baklavas.

Marija remarqua des sacs abandonnés dans un coin et caressa le chien, qui la suivit collé à ses jambes quand elle quitta la véranda. Ils descendirent sur les pelouses des bords de la Željeznica, où l'animal avait ses habitudes, mais des camions stationnés sur l'herbe les poussèrent à rentrer. Malgré le froid de la nuit, Marija laissa sa fenêtre ouverte pour ne rien rater des bruits, moins attentives aux tapages d'Ilidža qu'aux

explosions lointaines des bombardements sur Sarajevo. Elles résonnèrent d'abord comme dans l'après-midi, si sporadiques et inattendues qu'on ne savait les interpréter. Mais au cœur de la nuit s'imposa un vacarme lancinant. Couché près d'elle, le chien sursautait à chaque détonation, parfois il jappait de colère, puis il se résignait à grogner, le museau sous les pattes, les oreilles tressaillant aux explosions, les yeux interrogeant Marija qui lui caressait la tête.

Marija attendit l'aube pour se rendre au terminus des tramways, où, de loin, les rames s'alignaient immobiles. Un attroupement discutait sur la place. Les mêmes vétérans tchetniks que la veille portaient des toasts à la šljivovica, les trois doigts brandis à la gloire de la Grande Serbie.

Marija remarqua plusieurs *Ćevabdžinica* fermés autour de la place du terminus. Ses pas la menèrent sous la rocade de Stup, au début de la Proleterske Brigade, la grande avenue de Sarajevo qui, de là, partait rectiligne jusqu'au centre à travers la ville nouvelle.

Sous la rocade, des buses venaient d'être renversées sur la chaussée pour former une chicane. Plus loin, des militaires élevaient des murailles de sacs de sable le long du fossé. Au fond, s'élevaient les bâtiments du journal *Oslobodenje*, les tours du consortium Energoinvest, et plus à l'écart celle de la Šipad, la gigantesque manufacture de bois. C'est là, au douzième étage, que se trouvait le bureau de Marija, ingénieure des Eaux et Forêts et athlète de haut niveau. Elle en sourit.

En revenant le long des rails du tramway, elle repensa au départ précipité de Vahidin et s'inquiéta des barrages qui devaient le retenir. Une de ses copines travaillait

pour les Casques bleus, à Sarajevo, elle pourrait le contacter. Il lui faudrait peut-être donner un rendez-vous à Vahidin au village olympique, à l'écart de la grande avenue, ce serait sans doute plus facile pour lui. Ou sur Igman, là-haut, dans le chalet? Ce serait épatant. Le souvenir du chalet la ravit, elle se dit en riant qu'il avait dû y penser.

Parti du Klub au volant de sa Golf, Vahidin ne prêta guère attention aux gens qui s'attroupaient dans la rue, ni aux klaxons plutôt intempestifs des voitures qu'il croisait. Rien ne pouvait altérer sa bonne humeur. Il se mit à chantonner en pensant à son câlin avec Marija dans le bosquet. Mais, à peine garé dans son allée, il s'alarma de l'agitation de ses voisins assemblés en bas de l'immeuble qui regardaient tous en direction de sa véranda, encombrée de bagages. Il grimpa l'escalier quatre à quatre. Sa mère sortit à cet instant pour déposer un nouveau baluchon, ses deux sœurs surgirent à leur tour, vêtues de leur anorak, leur fourre-tout scolaire sur le dos.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans? Vous n'avez rien entendu? Ce n'est peut-être pas le moment de partir en voyage.

— On s'en va à Sarajevo, répondit sa mère.

— Qu'est-ce qui te prend?

À la mine résignée de ses petites sœurs, Vahidin devina un incident.

— Regarde!

Sa mère montra un croissant de lune peint en vert sur la rambarde de la véranda.

— Qui a peint cette connerie? demanda Vahidin, autant à sa mère qu'aux voisins d'en bas, d'un ton qui se voulait désinvolte.

— Des miliciens, ceux avec des aigles noirs, on était là.

— Vous n'avez rien dit.

— Impossible. Ils étaient trop énervés. Des types de Zvornik. Ils ont peint la même inscription sur d'autres portes. Ils ont embarqué des gens, à ce qu'on dit. On t'accompagne à la police, si tu veux.

Sa mère descendit l'escalier en portant un sac dans chaque main. Elle avait noué un foulard de voyage sur ses cheveux, elle posa son fardeau devant la voiture et se retourna pour remonter. Vahidin comprit qu'elle ne changerait pas d'avis. Il saisit deux valises et descendit, suivi de ses sœurs, émit un long sifflement en regardant vers le bout de l'allée.

— Où est le chien? demanda-t-il à ses sœurs.

— Il se promène, répondit la plus grande.

— On n'attend pas Robert Mitchum? demanda l'autre.

— Il revient quand, d'habitude?

— Quand il a faim, répondit une des sœurs.

— Je reviens ce soir, je m'en occuperai. Allons-y.

Vahidin fit un signe de la main aux voisins et engagea la voiture rouge sur la route de Sarajevo. En franchissant le pont de la Željeznica au ralenti derrière un convoi, il nota dans le bouillonnement de la rivière la fonte des neiges sur le mont Igman et il songea à leur prochain stage là-haut. Puis il traversa la zone industrielle de Stup, où régnait un calme insolite.

Sous le pont de la rocade, lorsqu'il passa devant un barrage en sacs de sable, il ne put réprimer un froncement de sourcils anxieux mais il se retint d'interroger les militaires. Sa mère regarda devant elle, impassible, afin de ne pas donner prise au moindre atermoiement, sans même se donner la peine de répondre à ses filles, qui s'étonnèrent que l'on se dirige ainsi vers la vieille ville où semblaient retentir les explosions.

Après le barrage, Vahidin lança à fond sa Golf sur l'avenue Proleterske Brigade, d'autant plus vite qu'elle s'ouvrait déserte devant eux, à l'exception de quelques voitures affaissées sous le poids d'hommes en armes qui se tiraient la bourre. La Golf croisa des rames de tramway abandonnées, parfois renversées sur leurs rails. Une des sœurs pointa du doigt un épais turban de fumée s'élevant des tours jumelles Unis. Un barrage étrécissait la voie au carrefour du Musée, la voiture passa au ralenti. Des arbres fendus par les obus jonchaient le parc de la Présidence, pas une âme sur les quais de la Miljacka qui scintillait sous le soleil. Ils foncèrent sur les quais en évitant les épaves, au bout ils prirent le grand virage de la Bibliothèque nationale qui mène à la Baščaršija. Apparurent dans le bazar les premiers toits écroulés depuis le bombardement; ils grimpèrent au pas les rues escarpées de Bjelave derrière des voitures aussi surchargées que la leur. Devant le portail d'une maison basse, un coup de klaxon suffit à faire sortir l'oncle de Vahidin, puis toute la famille qui les accueillit avec effusion.

Tout le monde s'assit dans le salon autour du plateau à café pour commenter les bombardements de la

journée, sauf Vahidin. À peine la voiture déchargée, il fit crisser les pneus dans la pente de la ruelle, désireux de retrouver Marija, et rejoignit l'avenue désertée. Il se demanda si à cette heure Marija l'attendait à leur bistrot, près du Klub. Ce matin ils s'y étaient retrouvés tôt, pour un premier café avant l'entraînement. Elle avait tenté d'exprimer son inquiétude, à quoi il avait rétorqué par quelques bêtises qui l'avaient fait rire.

Le jour baissait, mais les rares véhicules sur l'avenue roulaient tous phares éteints. Pour la première fois, Vahidin eut l'impression d'entendre des rafales de kalachnikovs, il fut surpris par la désolation de la gare routière et par les rangs de militaires derrière les grilles closes des usines Energoinvest. À l'approche de la rocade de Stup, il buta sur le barrage du matin, fortifié depuis par des fils barbelés et envoya trois coups de klaxon. D'une cahute sortit un milicien en combinaison de treillis et blouson verdâtre. Vahidin remarqua un tigron sur son béret, emblème des barbouzes à l'époque de Vukovar. Il le salua d'un signe de la main. Le milicien le dévisagea un moment avant de dégainer un pistolet Scorpio. Vahidin soupira et lui tendit sa carte d'identité, le milicien jeta un œil et, d'un mouvement de son pistolet, lui intima l'ordre de repartir en sens inverse.

— Ça veut dire quoi, ce bordel? Tu peux dégager tes barbelés? Tu ne vois pas que je rentre chez moi?

Vahidin ouvrit sa portière et s'appêta à descendre. Le milicien lui fit comprendre qu'il allait rafaler sa voiture s'il posait pied à terre.

— Tu es cinglé, mon gars!

Les cris de Vahidin firent sortir un autre homme de la cahute, un militaire. Vahidin, qui le connaissait bien, lui mima un soupir d'exaspération. Le militaire se planta devant le capot et dit d'une voix calme :

— Salut, Vahidin. N'insiste pas, on est à cran. Retourne à Sarajevo tant qu'il ne fait pas nuit.

— Dis à ton pote d'arrêter de pointer son flingue sur moi. Écoute, il faut que je rejoigne Marija. On est en plein stage...

— Fais pas l'andouille, Vahidin. Tu ne passeras pas. C'est coupé. Si tu la joues raisonnable, tu peux encore éviter les soucis parce que c'est toi. Tu as une bonne chance de retourner à Sarajevo sans prendre un mauvais coup. Il y en a qui ne l'ont pas eue, aujourd'hui.

— Tu ne peux pas faire chercher Marija ? Au moins ça ! Je te donne son téléphone, j'attends ici...

— N'en rajoute pas, Vahidin. Reviens quand ça se sera calmé. Peut-être demain, ou dans quelques jours, ça peut changer vite.

Vahidin et l'homme au pistolet se dévisagèrent une longue minute. L'autre militaire posa une main sur le bras de Vahidin. Vahidin retint des insultes, il manœuvra un demi-tour sans brusquerie, et enfonça l'accélérateur. Il suffoqua un instant, moins de fureur que d'une sensation inattendue : lui qui s'était tenu à l'écart de l'agitation de ces derniers jours sentit le danger d'une guerre.

Cette fois, il ne croisa aucune voiture sur l'avenue. Il ne décoléra pas contre lui-même. Comment avait-il pu laisser Marija seule à Ilidža ? Des explosions de roquettes le firent sursauter au passage de la Présidence, des

carcasses de bagnoles barraient les quais, il grimpa par les ruelles jusqu'à Bjelave.

— Où est Robert Mitchum ? demanda sa sœur à son arrivée.

— Et Marija, elle a eu peur de venir ? s'étonna sa mère.

— Je n'ai pas pu y aller, pas pu la voir, c'est bloqué à Stup. Avec des barbelés, des militaires, des espèces de tueurs, je ne sais pas d'où ils sortent, murmura Vahidin.

— Tchetniks ?

Vahidin hocha la tête en s'asseyant sur un tapis, tandis que son oncle lui versait un verre.

Les déflagrations redoublèrent dans la soirée et, bien que la maison fût encastrée dans une ruelle étroite, les vitres en tremblèrent. La famille passa la nuit dans le salon, à parler et à boire du café, à somnoler sur les tapis. Aux premières lueurs de l'aube, Vahidin sortit en silence et mit en marche sa Golf dans la pente. Une foule de gens descendait déjà les ruelles, sans doute pressée d'observer en bas les dégâts de la nuit. Vahidin découvrit les façades trouées sur Maršala Tita et les voitures incendiées, il slaloma afin d'éviter les gravats sur la chaussée. Il s'élança sur l'avenue, dépassa des rames de tramway immobiles, mais après quelques centaines de mètres fut stoppé par un barrage au niveau du Musée.

— C'est toi, Vahidin ? Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Il faut que je rentre à Ilidža.

— Tu rêves ! On se bat jusqu'à Alipašino Polje. À la kalachnikov, écoute, on entend d'ici, ça n'arrête pas. Nos gars tiennent le choc à tous les carrefours, tu as

des Tchetsniks, et ce que cela avait changé chez elle. Il la sentit sur le qui-vive, se dit que, s'il ne l'avait pas remarqué à Sydney, c'était parce qu'elle se sentait chez elle au stand de tir. Elle paraissait hésitante.

Comme si elle lisait dans ses pensées, elle demanda :

— Tu crois que ça va se voir toute notre vie ?

— Se voir ?

— Oui, se voir, ce que tu cherches à voir. Comme les autres.

— Tu sais, les autres.

Marija s'était assise sur les galets. Elle visait les oies sur l'eau paresseuse sans tirer.

— Quel soleil !

Elle ferma les yeux et pencha sa tête en arrière pour exposer son visage à la lumière. Un fulgurant instant, le sentiment amoureux d'autrefois émergea de l'immense tendresse que Vahidin ressentait pour elle depuis Sydney. Il se retint de poser sa main sur sa nuque. Quand elle ouvrit les yeux, il s'attendit à une question sur Carroll Del Rio, mais elle ne la posa pas. Il regarda ses cheveux auburn et sourit, de bonne humeur. Elle aussi, plus mutine. Il lança des cailloux sur les truites.

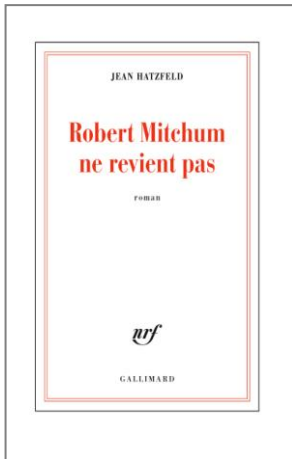
Elle demanda :

— Tu aurais encore ta Golf rouge ?

— Là-haut sur le chemin.

— Igman ?

— Ça roule.



Robert Mitchum ne revient pas Jean Hatzfeld

Cette édition électronique du livre
Robert Mitchum ne revient pas de Jean Hatzfeld
a été réalisée le 26 juin 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070142187 - Numéro d'édition : 254586).

Code Sodis : N56197 - ISBN : 9782072494505
Numéro d'édition : 254588.